

Nicolas Meylan

# Vikings, entre histoire et mythe

Au cœur de la série canado-irlandaise *Vikings* se cache un paradoxe. Créée et écrite par Michael Hirst et diffusée depuis 2013 (cinq saisons pour l'instant) sur la chaîne de télévision *The History Channel*, la série se propose de raconter l'histoire d'un roi scandinave, Ragnarr Loðbrók, qui avec ses Vikings attaqua Paris en 845. Or, pour restituer cette histoire, Hirst a dû s'appuyer non pas sur des sources historiques (à part quelques vagues mentions dans des annales médiévales), mais sur des mythes. Paradoxe, car comment reconstituer ce qui s'est vraiment passé au moyen de mythes, ces récits qui se définissent par la présence d'acteurs non humains, qui prétendent parler du temps inaccessible des origines et qui, par là même, se disqualifient en tant que sources pour l'histoire? Le discours historique, d'ailleurs, ne se définit-il pas justement par son opposition avec le mythe<sup>1</sup>? Ces questions prennent une dimension tout à fait particulière dans la série, puisqu'elle propose une reconstruction de la religion des Scandinaves du VIII<sup>e</sup> siècle. En effet, en plaçant au cœur de celle-ci la mythologie, Hirst a pris le parti d'utiliser des mythes pour parler de mythes. Mais ce choix, du point de vue de l'historien, est loin d'être aussi évident qu'il y apparaît au premier coup d'œil.

1 En plus d'avoir disposé des faveurs du sens commun, cette opposition a longtemps été entérinée par un découpage disciplinaire entre histoire et anthropologie, la seconde étant appelée à travailler sur les peuples dits «sans histoire», mais supposés posséder une surabondance de mythes. On notera ici la portée polémique du terme «mythe», et cela depuis Platon. Voir à ce sujet Bruce Lincoln, *Theorizing Myth: Narrative, Ideology, and Scholarship*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 19-43; Russell McCutcheon, «Myth», in *id.*, *A Modest Proposal on Method: Essaying the Study of Religion*, Leiden, Brill, 2015, p. 52-71.

## Reconstruire la religion de la Scandinavie préchrétienne

Qu'est-ce qu'un mythe? La réponse la plus commune, et c'est celle que fournit Hirst dans *Vikings*, est qu'il s'agit d'une histoire sur les dieux<sup>2</sup>. Ainsi conceptualisés, les récits dits mythiques seraient mobilisables en vue d'éclairer les représentations des anciennes religions polythéistes. Ils regorgent en effet d'informations sur ces personnages que notre culture met si naturellement au cœur de nos définitions de la religion. De fait, il arrive qu'on les intègre à de très rigoureuses discussions, et ce d'autant plus volontiers que l'on dispose, comme c'est le cas par exemple pour la Grèce et la Rome antiques, d'autres types de sources (épigraphiques, juridiques, etc.) qui permettent une évaluation critique de ce que rapportent les mythes. En ce qui concerne le monde dans lequel évolue Ragnarr Loðbrók, le héros de la série *Vikings*, la situation documentaire est toutefois considérablement plus délicate. Il faut en effet le dire sans ambages, l'état des sources permettant de jeter quelques lumières sur ce VIII<sup>e</sup> siècle scandinave est extrêmement mauvais. Quelques pauvres inscriptions runiques – d'ailleurs difficiles à interpréter –, des trouvailles archéologiques elles aussi peu loquaces, aucun texte en langue vernaculaire de quelque envergure. On comprendra dès lors que dans de telles circonstances, reconstituer la religion de Ragnarr, de Floki, du roi Horik et des autres héros et héroïnes de notre série relève de la gageure.

Or, cette gageure, *Vikings* l'a relevée. La religion polythéiste, qui est manifestement définie par la série comme « croyance en des êtres surhumains », y est omniprésente. Les Vikings ne cessent d'invoquer leurs dieux, Thor et Odin notamment, de leur offrir des dons en sacrifice, y compris de la chair humaine; on leur demande protection et aide, on craint leur colère aussi. Pour ce faire, Michael

2 Le pluriel « dieux » est ici significatif; il marque une opposition entre la supposée fausseté du polythéisme et la « vérité » du christianisme monothéiste, qui qualifie ses récits d'histoire sainte et non de mythe.



Ragnarr Loðbrók

Hirst – créateur et scénariste de la série, qui n'en est pas à son premier essai en matière de série historique<sup>3</sup> – a dû aller chercher des informations dans deux types de sources, auxquelles on ne

3 Hirst était le scénariste et créateur de la série *The Tudors* (2007-2010) et a collaboré aux *Borgias* pour la chaîne Showtime (2010-2013). Il travaille actuellement sur plusieurs projets d'adaptation historique, dont des longs métrages sur la bataille d'Azincourt et sur la reine Mary Stuart. [https://en.wikipedia.org/wiki/Michael\\_Hirst\\_\(writer\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Michael_Hirst_(writer)) (consulté le 15 mai 2017).

manquera pas d'ajouter une bonne dose de licence poétique. Hirst lui-même l'avoue dans un entretien accordé à Tom Gilbert du *New York Times* le 22 février 2013: « J'ai dû tout particulièrement prendre des libertés avec *Vikings*, car personne ne sait ce qui s'est passé au Moyen Âge [*Dark Ages*]... Nous voulons que les gens regardent la série. Un regard historique sur les Vikings toucherait des centaines, voire des milliers de spectateurs. Nous voulons atteindre des millions ». (ill. **Vikings 01**)

Le premier type de sources mobilisé par Hirst consiste en des textes rédigés par des auteurs n'appartenant pas à la culture polythéiste scandinave. Nous disposons ainsi de textes antiques (par exemple Tacite ou Jordanès), arabes (Ibn Fa-lān, IX<sup>e</sup> siècle) ou encore chrétiens qui, malheureusement, sont au mieux ethnocentriques et, au pire, franchement polémiques. Ainsi, derrière l'impressionnante scène de sacrifice humain qui intervient lors de l'avant-dernier épisode de la première saison de *Vikings*, se trouve le « témoignage » d'un clerc, Adam de Brême, qui n'a jamais mis les pieds en Scandinavie et qui charge sa description du temple d'Uppsala de tous les poncifs anti-païens de la littérature hagiographique chrétienne: une source qu'il convient par conséquent de considérer avec quelques précautions<sup>4</sup>.

Deuxièmement, *Vikings* utilise des textes que nous qualifions de mythes, rédigés en langue vernaculaire (le vieux norrois ou vieil islandais) au Moyen Âge par des Scandinaves. En effet, de nombreux récits racontant les aventures des dieux préchrétiens du Nord sont parvenus jusqu'à nous. Ils permettent de broser le portrait d'un panthéon riche et varié, et donnent un aperçu de la personnalité des différents dieux et de leurs adversaires, les géants ou plutôt les *jötnar* (sing. *jötunn*). D'un point de vue de méthode, il faut admettre que bon nombre de savants qui travaillent à restituer la

religion de la préhistoire scandinave ne procèdent pas très différemment, sur ce point, que les concepteurs de la série<sup>5</sup>.

C'est ainsi que parmi les sources mobilisées par Michael Hirst et ses collaborateurs pour recréer la religion des Vikings, figure en premier lieu l'*Edda*, un traité de poésie scandinave rédigé par l'Islandais Snorri Sturluson (1178-1241). Comme l'objet de son traité, la poésie scaldique, mobilise volontiers des images mythiques, Snorri a décidé de consacrer à une description systématisée de la mythologie préchrétienne une section de son *Edda* (la « Gylfaginning »)<sup>6</sup>, dans laquelle il arrange son matériel selon une trame chronologique allant de la création du monde à sa destruction (le *ragnarøkkr*, le fameux crépuscule des dieux). Nos scénaristes ont par exemple trouvé dans ce recueil des renseignements sur différents personnages surhumains, que ce soit le dieu Thor (régulièrement invoqué par Ragnarr et ses compagnons) ou encore les Valkyries – ces femmes venant sur les champs de bataille pour emporter en Valhöll, le palais d'Odin, les guerriers tombés au combat – que l'on aperçoit dans la toute première scène de la série. Une autre source mythologique importante utilisée par la série est l'*Edda poétique*<sup>7</sup>. Ce recueil de poèmes portant sur divers membres du panthéon a notamment fourni à la série son portrait d'Odin, le chef des Æsir<sup>8</sup>: borgne, âgé, portant une longue barbe grise, un chapeau à larges bords et armé d'une lance. Mais la série ne se contente

5 Voir par exemple Georges Dumézil, *Mythes et dieux des Germains. Essai d'interprétation comparative*, Paris, Leroux, 1939; Gabriel Turville-Petre, *Myth and Religion of the North: The Religion of Ancient Scandinavia*, New York, Holt Rinehart and Winston, 1964; Jan de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin, De Gruyter, 1970; Régis Boyer, *Yggdrasil. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981.

6 François-Xavier Dillmann fournit une excellente traduction des parties mythologiques de l'*Edda*. Snorri Sturluson, *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, Paris, Gallimard, 2011.

7 À ne pas confondre avec l'*Edda* de Snorri, souvent dite *en prose*. Si l'*Edda* de Snorri est un traité de poésie, l'*Edda poétique*, un titre attribué à l'époque moderne, désigne le contenu d'un manuscrit médiéval présentant trente et un poèmes traitant de dieux et de héros. Pour une traduction française, voir Régis Boyer, *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.

8 Áss, pluriel Æsir, est un terme général signifiant dieu, mais qui peut également faire référence à une famille de dieux distincte des Vanir (eux aussi inclus dans le panthéon) et de leurs ennemis les géants (*jötnar*).

4 Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg: avec une description des îles du Nord*, éd. et trad. Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Paris, Gallimard, 1998, p. 216-217.

pas d'emprunter à ces sources des descriptions d'êtres surhumains; elle met en scène des mythes. Ainsi, plusieurs personnages en racontent: l'épouse de Floki récite le mythe de la création (saison 1, épisode 5), le devin du village de Ragnarr relate celui de la fin du monde (saison 1, épisode 6) et l'énigmatique voyageur Harbard conte les aventures de Thor à la cour d'Útgarða-Loki (épisode 3, saison 3), sur lesquelles je reviendrai.

Par ce moyen, la série, qui reste raisonnablement fidèle aux sources mythologiques, dresse une représentation vivante – et divertissante – de l'ancienne religion préchrétienne. Ce faisant, elle manifeste sa prétention à développer un discours historique: une prétention affichée tant par les producteurs – la série a été commandée par une chaîne au nom évocateur: *The History Channel* –, que par les efforts coûteux déployés par la production pour rendre crédible cette reconstitution du Nord européen au VIII<sup>e</sup> siècle. Ce souci du détail va des costumes et des armes jusqu'aux quelques mots de vieil islandais mis dans la bouche des différents personnages. On notera toutefois que ce souci de réalisme peut s'avérer quelque peu trompeur. Si le vieil islandais est indubitablement correct du point de vue grammatical, la série s'avère étonnamment incompétente en ce qui concerne l'onomastique, un domaine pourtant plus accessible. Ainsi, la série présente le nom Loðbrók que porte Ragnarr comme un nom de famille, alors que celui-ci est un surnom que les sources médiévales n'appliquent qu'à Ragnarr. Du reste, les anciennes sociétés scandinaves ne connaissaient pas les noms de famille, utilisant au contraire les patronymes, parfois les matronymes. De même, le choix de prénommer Rollo le frère de Ragnarr a de quoi surprendre, puisque ce prénom n'est autre que la traduction latine du prénom Hrólftr<sup>9</sup>. **(ill. Vikings 02)**

9 François Dontaine, qui s'est intéressé à la vraisemblance de la reconstitution de la culture matérielle par la série, porte un jugement très critique sur *Vikings*, notant que tant les vêtements que les bâtiments sont éloignés des données archéologiques. François Dontaine, «Vikings. Commentaires sur la série télévisée», *Valland*, 6 (2013), p. 12-15; disponible en ligne à <https://vallandetudesnorroises.wordpress.com/bulletin/> (consulté le 15 mai 2017).



xxx

Or, reconstruire l'histoire religieuse de la Scandinavie du VIII<sup>e</sup> siècle à partir de ce que nous – en l'occurrence, les scénaristes de *Vikings* mais aussi les Scandinavistes – appelons des mythes (le mot n'appartient en effet pas au vocabulaire scandinave), comporte certains risques. Ces derniers sont de deux ordres. Le premier tient à l'âge des sources. Bien qu'elles s'expriment sur des sujets préchrétiens, ces sources elles-mêmes datent pour la plupart du XIII<sup>e</sup> siècle, soit plus de deux siècles après la conversion au christianisme. Snorri, notre plus grand mythographe, rédige son traité dans les années 1220. Que peut-il nous apprendre sur la religion de Ragnarr Loðbrók, de quelque cinq siècles plus ancienne?

Il y a un deuxième problème. Des historiens des religions ont mis en évidence le fait que ce qui caractérise la catégorie du mythe, plus encore que son objet, c'est sa dimension idéologique<sup>10</sup>. En effet, mythe après mythe, on remarque qu'il est question de valeurs et de hiérarchies certes portées par des figures surhumaines, mais qui s'avèrent, au final, répondre à des intérêts tout ce qu'il y a de

10 Voir entre autres Lincoln, *Theorizing Myth*, op. cit.; Bruce Lincoln, *Politique du paradis. Religion et empire en Perse achéménide*, Genève, Labor et Fides, 2015.

plus humains (par exemple, tel mythe confirmera la prééminence de tel clan ou de telle classe sociale). Ainsi les dieux, les ancêtres et autres personnages mythiques viennent-ils prêter à ces récits (et aux intentions sociopolitiques, éthiques et/ou esthétiques qu'ils véhiculent) leur autorité, elle aussi plus qu'humaine. Or, cette autorité est renforcée par une stratégie nuisible pour l'historien, à savoir la dé-contextualisation du propos. Le mythe tend à se faire anonyme, à situer sa propre origine hors du temps, hors de l'histoire, pour se prétendre éternellement valide, éternellement digne de confiance. Ces deux éléments – l'époque tardive à laquelle les «mythes» scandinaves ont été mis par écrit et leur propension à masquer les conditions qui ont présidé à leur mise par écrit – rendent dès lors leur utilisation très délicate pour reconstruire la religion de la période viking qui, conventionnellement, va du raid sur le monastère northumbrien de Lindisfarne en 793 à la bataille de Stamford Bridge en 1066.

### Le mythe de Thor et Útgarda-Loki

Pour illustrer ce problème, je vais revenir sur le mythe des aventures de Thor chez Útgarda-Loki, un récit que la série choisit de mettre dans la bouche d'un certain Harbard – un vagabond dont tout laisse à penser qu'il s'agit en fait d'Odin<sup>11</sup> – alors qu'il est reçu par les compagnes des Vikings en leur absence. Ce faisant, j'aimerais montrer que loin de représenter, comme le voudraient les scénaristes de *Vikings* et certains savants, une fenêtre sur la religion immémoriale de Ragnarr et autres Vikings, ce récit se révèle être le fruit de son époque. Pour ce faire, je me pencherai non seulement sur le récit en lui-même, mais également sur le cadre narratif qui l'entoure, ainsi que le contexte sociopolitique dans lequel il a été mis par écrit. En

11 Par exemple, le nom Harbard (vieux norrois *Hárbarðr*) signifie «barbe grise», et est un surnom du dieu utilisé, notamment, par le poème *Hárbarðsljóð* conservé dans le manuscrit de l'*Edda poétique*.



Harbard

d'autres termes, il s'agira de lui rendre sa contingence, son historicité. Notons également que je vais me concentrer sur une variante de ce mythe parmi d'autres. Les variantes en question font d'ailleurs état de différences importantes<sup>12</sup>, une pluralité que la série refuse implicitement dans la mesure où les personnages de la scène, se disputant sur l'identité des protagonistes, finissent par s'accorder sur le fait qu'il y a une version correcte – canonique, dirions-nous – de ce récit. (III. Vikings 03)

La variante qui va m'intéresser ici est celle de l'*Edda* de Snorri Sturluson. Voici l'histoire telle que Snorri la raconte<sup>13</sup>. Les dieux Thor et Loki partent à l'aventure vers l'est et, le soir venu, font halte chez des paysans avec lesquels ils partagent leur repas. Suite à une faute du fils de la famille, Þjalfi, Thor se fâche contre les paysans qui ne parviennent à l'apaiser qu'en lui donnant leurs enfants comme esclaves. Avec cet équipage, Thor voyage en direction des

12 Une version évhémérisée est racontée par Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois*, trad. Jean-Pierre Troadec, Paris, Gallimard, 1995, p. 377-380.

13 Les paragraphes qui suivent reprennent mon article, «Mythes et politiques insulaires, Sneglu-Halli, Útgardaloki et le roi», in Daniel Barbu, Nicolas Meylan et Youri Volokhine (dir.), *Mondes clos (2). Les îles*, Gollion, Infolio, 2015, p. 212-226.

Jötunheimar (ou « Mondes des géants ») et atteint la grande mer qu'il traverse. Ayant débarqué, ils se retrouvent dans une forêt où ils font la rencontre d'un homme immense qui dit s'appeler Skrímir (ce qui peut se traduire par « vantard ») avec qui ils font un bout de chemin. Mais Thor, le dieu caractérisé par sa force physique, se sent menacé par cet être au corps gigantesque et, durant la nuit, il le frappe par trois fois de son terrible marteau. Indemne, Skrímir requalifie discursivement ses coups, les comparant respectivement à la chute d'une feuille, d'un gland et d'une fiente d'oiseau. Le lendemain, au grand soulagement de Thor, ils se quittent et les dieux prennent la direction d'une forteresse appelée Útgarðr (« enclos extérieur »).

Le château et ses occupants sont eux aussi immenses. Leur roi, Útgarða-Loki, indique que Thor et ses compagnons devront faire preuve de quelque compétence s'ils veulent se joindre à la cour. Si Loki, Þjalfi et Thor proposent des épreuves physiques, il reviendra à Útgarða-Loki d'en énoncer les modalités ainsi que de désigner les concurrents. Loki se mesure ainsi à Logi pour savoir qui mangera le plus vite, Þjalfi affronte au sprint Hugi, puis vient le tour de Thor. Il propose de faire état de ses talents de buveur en tentant de vider une corne d'un trait. Puis Útgarða-Loki lui propose deux épreuves de force : soulever son chat et lutter contre sa vieille nourrice Elli. Malheureusement, nos trois héros échouent tous lamentablement. Le lendemain matin, alors que, penauds, Thor et ses compagnons se préparent à quitter le château, Útgarða-Loki demande au dieu guerrier ce qu'il pense de son expédition et s'il a rencontré des gens plus puissants que lui : « Thor dit qu'il ne nierait pas avoir subi un grand déshonneur lors de leurs démêlés. 'Et de plus, je sais que vous allez dire de moi que je suis faible, et cela ne me plaît guère' »<sup>14</sup>. Útgarða-Loki révèle alors qu'il a trompé Thor. Étant incapable de l'affronter physiquement, il a usé d'un pseudonyme (Skrímir) et d'illusions

visuelles pour lui apparaître immense et ainsi éviter ses coups de marteau dans la forêt. De même, il a abusé les sens de Thor et de ses compagnons pendant les épreuves. Celui qu'il a appelé Logi était en fait le Feu (vieil islandais *logi*), Hugi, sa Pensée (vieil islandais *hugi*), la corne à boire contenait en fait la mer tout entière, le chat n'était autre que le serpent cosmique (le *Miðgarðsormr*) et Elli, la Vieillesse (vieil islandais *elli*). À cette confession, Útgarða-Loki ajoute que Thor a en fait accompli des exploits physiques extraordinaires.

Mais ce résumé n'épuise en fait pas le récit que fait Snorri. Ce mythe est en effet encadré par un deuxième récit qui raconte les démêlés d'un roi appelé Gylfi et de trois personnages qui se présentent comme des Æsir. Gylfi, impressionné par les pouvoirs que la rumeur prête aux Æsir, se rend auprès d'eux et les défie à un concours de sagesse lors duquel il leur pose des questions sur le monde et les dieux, auxquelles les Æsir répondent par des « histoires sur les dieux ». Ayant évoqué le sujet des objets magiques, Gylfi semble sauter du coq-à-l'âne en posant la question suivante : « Thor s'est-il retrouvé dans une situation où il était confronté à quelque chose de si puissant ou fort qu'il n'a pas pu le vaincre, que ce soit à cause de la force ou de la magie ? »<sup>15</sup>. Les Æsir concèdent qu'ils ont entendu une histoire qui rapporte un échec du dieu fort par excellence. Or, inscrite dans la question de Gylfi et dans tout le mythe qui y répond, se trouve l'opposition entre magie et force physique. Gylfi conclut ainsi que « Útgarða-Loki est extrêmement puissant et il utilise beaucoup la magie et la duperie »<sup>16</sup>. Grâce au récit-cadre, on s'aperçoit que ce « mythe » peut être lu comme une exploration des limites de la force physique et une construction d'un pouvoir alternatif décrit par le texte en termes de magie (*ffjölkyngi*) et de tromperie (*vætl*). Ce faisant, on s'éloigne de la série dans

14 Snorri Sturluson, *Edda. Prologue and Gylfaginning*, éd. Anthony Faulkes, London, Viking Society for Northern Research, 2005, p. 42.

15 *Ibid.*, p. 36.

16 *Ibid.*, p. 43.





La narration de Harbard (saison 3, épisode 3)

laquelle ce mythe fonctionne comme une leçon sur les champs d'action respectifs des deux grands dieux du Nord, Odin et Thor.

On peut toutefois aller plus loin. Qu'est-ce que ce texte entend par magie? En premier lieu, il s'agit d'un pouvoir qui se comprend par son opposition à la force physique; la magie, ce n'est pas cette violence que manient les dominants du monde entier. Et si l'*Edda* n'offre pas de définition ni de condamnation explicite de la magie, elle note toutefois à plusieurs reprises que la magie met en jeu des «illusions visuelles» (*sjónhverfingar*). Or, dans le récit du voyage de Thor, ces illusions semblent être en bonne partie liées à la parole. En effet, si Thor voyage, boit, lutte, frappe, Útgarða-Loki en revanche ne fait que parler, que ce soit dans la forêt lorsqu'il qualifie les coups portés par Thor de chute de feuilles, ou dans le château, lorsqu'il transforme le feu (*logi*), par une simple énonciation, en une personne, Logi. Ses paroles, pour reprendre l'expression de John Austin, sont performatives, elles créent une réalité qui, bien qu'illusoire, emporte l'adhésion de Thor et de ses compagnons<sup>17</sup>. La magie de Snorri peut ainsi être comprise comme un type de parole dont

la spécificité est d'être particulièrement persuasive. En ce sens, la magie développée par ce mythe entretient des rapports étroits avec la poésie, objet véritable de l'*Edda* de Snorri. (ill. Vikings 04)

#### Le mythe entre Norvège et Islande

Poursuivons. Qui sont les protagonistes du récit? Qui sont Thor et Útgarða-Loki? Plusieurs détails de ce «mythe» suggèrent que la confrontation entre force physique et parole magique – ainsi que la préférence accordée à la seconde – ne représente pas uniquement un ressort narratif, mais peut fonctionner comme un commentaire sur une situation contemporaine. Autrement dit, il y aurait un projet idéologique inscrit au cœur de ce récit. L'histoire que raconte Snorri donne suffisamment d'indices pour qu'un lecteur averti puisse reconnaître des référents extratextuels aux deux personnages principaux, Thor et Útgarða-Loki. Thor, dans une perspective islandaise, se comporte à plusieurs reprises en roi. Tout d'abord, un roi est caractérisé, sinon par le monopole de la violence, tout au moins par sa fonction militaire, et donc par la force physique. Les sagas médiévales insistent d'ailleurs fortement sur le fait que les bons rois se battent – et de préférence au premier rang. Ensuite, en réduisant en esclavage les enfants des paysans, Thor se rendait coupable du même crime que l'historiographie islandaise imputait au roi Harald à la belle chevelure, l'unificateur de la Norvège qui avait confisqué les droits et les terres des Norvégiens, provoquant l'exode des irréductibles vers l'Islande. L'*Edda* insiste en outre sur le regard perçant et terrifiant de Thor, une caractéristique typiquement royale. Finalement, Thor, dont l'action violente apparaît volontiers comme impulsive, voire irrationnelle – pourquoi décide-t-il de frapper le géant Skrímir? Pourquoi cette invasion du domaine d'Útgarða-Loki? – reflète en ceci un thème important dans la *Heimskringla*, une collection de biographies de rois de Norvège contemporaine

<sup>17</sup> John Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

de l'*Edda*, peut-être même écrite par le même Snorri<sup>18</sup>. Selon cette collection, le pouvoir royal est fondamentalement imprévisible, dépendant de l'arbitraire d'un individu faillible, et donc dangereux.

Útgarða-Loki, bien que qualifié une fois de roi par le récit, ne joue pas ce rôle de façon convaincante. Non seulement, il est maître d'un pouvoir qualifié négativement (la magie occupe le pôle négatif d'une opposition avec la religion), mais de plus, ses attributs royaux (château et cour) relèvent de l'illusion. Personnage à l'identité énigmatique, seule sa situation géographique offre une piste interprétative. Son domaine se trouve au-delà de la grande mer, ce qui peut être lu comme une référence à l'Islande, d'autant plus que le toponyme útgarðar (« clos extérieurs ») présent dans son nom utilise l'adverbe de direction út volontiers employé pour désigner le mouvement allant d'est en ouest, et plus particulièrement celui allant de la Norvège vers l'Islande. Útgarða-Loki pourrait dès lors être associé aux Islandais qui, à l'époque de Snorri, détiennent un monopole sur la création poétique. Lu de cette manière, ce récit évoquerait les différences, en ce début de XIII<sup>e</sup> siècle, entre Norvège et Islande, entre un royaume et une « république ».

Notre mythe rapporte un conflit entre les deux protagonistes, posant explicitement la question d'une hiérarchie entre pouvoir royal et militaire d'une part, et, d'autre part, un pouvoir alternatif, voire subversif. Or, pour Snorri Sturluson, ce conflit n'est pas que narratif, il est également politique. Sous le règne de Sverrir Sigurðarson (1177-1202), la Norvège, qui auparavant avait été déchirée par de violentes guerres civiles, s'est transformée. La couronne s'est dotée d'une légitimité nouvelle en devenant une monarchie de droit divin, mais aussi d'une force militaire professionnelle qui lui permet une meilleure récolte des impôts. Dans les années qui suivent l'accession au trône en 1217 du petit-fils de Sverrir, Hákon, la couronne norvégienne s'est trouvée suffisamment forte pour

songer à étendre son influence au-delà de ses frontières. Et parmi les territoires que convoite le jeune roi Hákon (1204-1263), figure l'Islande de Snorri. Le premier signe palpable des ambitions norvégiennes intervient en 1220. Suite à une querelle meurtrière entre marchands norvégiens et chefs islandais sur l'île, le régent du roi de Norvège annonce son intention d'envoyer une flotte pour punir les Islandais. Si l'éloquence des quelques insulaires présents à la cour, dont Snorri, parviendra à dissuader le roi de ce projet, cela ne le détourna pas de son ambition de s'approprier l'Islande, un objectif qu'il atteindra entre 1262 et 1264, non sans avoir auparavant fait assassiner Snorri.

Outre l'humiliation infligée à Snorri et ses compagnons, les visées impérialistes norvégiennes représentaient un double problème pour les Islandais. Premièrement, l'île « républicaine » avait dès sa colonisation construit son identité contre l'institution royale. Si les colons fraîchement arrivés en Islande s'étaient dotés d'assemblées populaires et de cours de justice, ils avaient omis de se munir d'un pouvoir exécutif. Dépourvue de roi, l'Islande ne disposait pas non plus d'une véritable aristocratie et, de fait, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque la Norvège se fit menaçante, elle aurait été bien incapable d'offrir une quelconque résistance militaire. Or, dès ses premières productions historiographiques et littéraires, l'Islande avait insisté avec fierté sur cette absence de pouvoir royal. En effet, le mythe d'origine national (que l'on retrouve dans de très nombreuses sagas) veut que l'île, alors déserte, ait été peuplée par des hommes refusant la servitude que le roi Harald à la belle chevelure avait imposée aux hommes libres de Norvège. Deuxièmement, la classe dirigeante islandaise dont faisait partie Snorri Sturluson s'est certainement sentie menacée par l'annexion, dans la mesure où le changement de régime mettait en danger sa situation privilégiée, que ce soit à cause de l'éloignement géographique de la cour ou du développement d'une noblesse de service d'origine norvégienne.

Ainsi, cette opposition entre force et magie, entre le pouvoir royal et un pouvoir alternatif, de l'ordre de la parole, se

<sup>18</sup> Pour une traduction anglaise de la *Heimskringla*, voir Lee Hollander, *Heimskringla. History of the Kings of Norway*, Austin, University of Texas Press, 2007.



prête aisément au contexte politique et institutionnel de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, qui voit l'essor expansionniste d'une Norvège aguerrie aux dépens d'une Islande dépourvue de moyens militaires – mais aussi à la situation personnelle d'un homme se découvrant dans une position subalterne lors de son passage à la cour de Norvège. Grâce à la mise en scène de la défaite du guerrier suprême, et à travers lui, de celle du roi de Norvège, le mythe vient ainsi documenter les limites de la force physique et martiale, suggérant que des moyens alternatifs sont à disposition pour les membres de la société qui occupent une position dominée au sein de celle-ci : Snorri lorsqu'il se trouve en Norvège auprès du roi, mais aussi, plus généralement, la communauté insulaire.

Mais à quoi, dès lors, correspondent ces moyens alternatifs, cette magie linguistique ? À la suite de James C. Scott, on pourrait parler de discours subalternes, ou encore de paroles corrosives – parmi lesquelles on mentionnera la ruse, la rumeur, les plaisanteries malveillantes, mais aussi la poésie –, qui, toutes, peuvent servir à éroder l'autorité des puissants et de leurs guerriers, rois y compris<sup>19</sup>. Un pouvoir alternatif qui s'avère peu présent dans la série. Tout au plus apparaît-il en la personne de Floki, physiquement peu imposant, mais doué d'une grande intelligence, d'une forte capacité à utiliser des « paroles corrosives » et n'hésitant pas à s'opposer au roi Ragnarr (allant jusqu'à tuer son favori, le prêtre Athelstan). (ill. Vikings 05)

Or, pour construire ce personnage, les scénaristes se sont une fois de plus tournés vers Snorri et son portrait – pas innocent, on l'aura compris – du dieu subversif par excellence, Loki, qui prête son nom aussi bien à Floki qu'à Útgarda-Loki. Voici ce que nous apprend Snorri au sujet de ce dieu à l'identité et au statut incertains

dans son *Edda*, portrait qui fonctionne comme une analyse de ce pouvoir subversif :

L'on compte parmi les Æsir [les dieux] celui que certains qualifient de « calomniateur des Æsir », de « l'origine de toute tromperie » et de « la honte des dieux et des hommes ». Il s'appelle Loki ou Lopt, fils du géant Farbauti. Sa mère est Laufey ou Nál. Loki est beau et avenant, mais il a mauvais caractère et se comporte de manière très capricieuse. Plus que quiconque, il est possédé de ce trait d'esprit que l'on appelle la ruse, et il a toujours plus d'un tour dans son sac<sup>20</sup>.

Doit-on être surpris que, selon Snorri, Loki soit de ceux qui anéantiront le monde ordonné par les dieux détenteurs de la force ?

Que pouvons-nous retirer de cette lecture du mythe de Snorri ? En premier lieu, que Snorri ne fait pas œuvre d'historien des religions. Son projet n'est pas de nous restituer le plus fidèlement possible les croyances de ses ancêtres. Explicitement, son projet est de faire de ses lecteurs des poètes. Implicitement, son projet est idéologique. Il s'agit d'attaquer le pouvoir royal associé à la Norvège et de lui opposer un autre pouvoir – qui est, lui, typiquement islandais –, subversif et subalterne : la poésie, douée d'une telle puissance de persuasion qu'elle peut transformer une victoire en défaite. Nous avons là une belle illustration d'un mythe entendu comme une « idéologie sous forme narrative »<sup>21</sup>.

Mais cette lecture du texte de Snorri nous permet d'appréhender avec un regard critique la série. Commanditée par *The History Channel*, faisant appel à des historiens, mobilisant de nombreuses sources, ne regardant pas à la dépense en termes de costumes, *Vikings* cherche à proposer une vision convaincante, persuasive de la période viking et plus particulièrement du polythéisme préchrétien, auquel Hirst donne une place démesurée par rapport à sa discrétion

19 James Scott, *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009.

20 Snorri, *Edda*, op. cit., p. 26-27.

21 Lincoln, *Theorizing Myth*, op. cit., p. xii.



Floki

dans les sources historiques. Et pourtant, à l'image de son traitement du récit du voyage de Thor chez Útgarða-Loki, les bases mêmes, les sources sur lesquelles la série prétend faire de l'histoire, sont inadéquates. *L'Edda* a une valeur pour l'historien, mais à la condition que son objet soit le XIII<sup>e</sup> siècle. Utiliser ce mythe pour parler du VIII<sup>e</sup> siècle exige d'en faire un monument détaché de tout contexte, ce qui signifie en faire une histoire située hors

de l'histoire. Cela revient à se rendre coupable non pas d'anachronisme, mais bien de mythographie.